



HAL
open science

Les savoirs et les mots : effets mystificateurs de la dénomination disciplinaire, de la Renaissance au présent de l'historien

Laurent Loty

► To cite this version:

Laurent Loty. Les savoirs et les mots : effets mystificateurs de la dénomination disciplinaire, de la Renaissance au présent de l'historien. Le Français préclassique (1500-1650), 2007, Actes du colloque international “ La dénomination des savoirs en français préclassique (1500-1650) ”, organisé par le Centre d'Études Lexicologiques et Lexicographiques, Lyon, 24-25 juin 2005 (10), pp.21-35. hal-04036385

HAL Id: hal-04036385

<https://hal.science/hal-04036385>

Submitted on 5 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES SAVOIRS ET LES MOTS :
EFFETS MYSTIFICATEURS
DE LA DÉNOMINATION DISCIPLINAIRE,
DE LA RENAISSANCE
AU PRÉSENT DE L'HISTORIEN

À Jean Goulemot

Je souhaite mettre l'accent sur les deux idées suivantes¹:

- 1) Si la spécialisation, la disciplinarisation et la dénomination des savoirs ont leur efficacité, ces actes institutionnels et linguistiques sont aussi des leurres politiques et épistémologiques, des leurres qui occultent les enjeux des savoirs et de leurs désignations.
- 2) Si l'oubli temporaire du présent est une nécessité pour comprendre les discours et les mentalités passés, il est aussi nécessaire de faire l'histoire des processus qui mènent de la période étudiée jusqu'au présent de l'historien, qui ne peut pas ne pas penser le passé avec les savoirs et les mots d'aujourd'hui.

Je précise que ces deux idées ne sont pas pour moi disjointes, car si l'on peut démystifier la croyance dans les frontières disciplinaires en faisant l'histoire des mots qui entretiennent cette croyance, la spécialisation sur une période donnée peut fonctionner comme l'équivalent d'une disciplinarisation, et elle est susceptible de produire ou de conforter elle aussi des illusions sémantiques et mentales. Certains des effets mystificateurs de la dénomination disciplinaire ne se perçoivent qu'une fois inscrits dans une histoire des sciences et des mots pratiquée sur la longue durée, une durée qui ne devrait pas dépendre de telle ou telle spécialisation, mais du problème que l'on se pose, et des savoirs et des mots que l'on aborde.

Pour développer mon propos, je procéderai en deux temps : d'abord, je préciserai en quoi le croisement entre l'histoire des mots et l'histoire des savoirs

¹ Je tiens à remercier chaleureusement Philippe Selosse pour la confiance qu'il m'a accordée en me proposant de prononcer la conférence d'ouverture de ce colloque, ainsi que Marthe Paquant et Volker Mecking pour la co-organisation générale du colloque.

est pour moi passionnant parce qu'il est profondément politique. Faire l'histoire des mots savants révèle la perméabilité entre les domaines de savoirs, entre le savant et le non savant, entre les savoirs et les valeurs. Potentiellement, il s'agit d'une démarche puissamment démystificatrice à l'égard de l'affirmation des frontières d'un territoire par une dénomination disciplinaire, à l'égard de l'affirmation du statut savant de ce territoire, à l'égard des éventuels effets de ce travail linguistique et politique concernant l'occultation des multiples enjeux à l'œuvre dans les pratiques savantes. Les mots traversent les textes et les territoires disciplinaires, mais ils parcourent aussi le temps, par delà les périodisations traditionnelles de l'histoire en général et de l'histoire des sciences en particulier. J'essaierai donc aussi de dire en quoi l'histoire des mots savants est pour moi un cheminement privilégié pour une démystification, parfois nécessaire, des fondements mêmes de l'histoire des sciences, quand celle-ci est trop soumise aux idées qu'elle devrait être la première à analyser : les idées de « concept », de « discipline », de « science ». L'analyse de savoirs non disciplinarisés, de savoirs et de mots anciens, de l'émergence de disciplines et de néologismes est une des conditions de ce travail. La réflexion sur la longue durée, depuis une organisation apparemment révolue de la connaissance et du langage jusqu'à notre présent, me paraît en outre essentielle pour réfléchir aux savoirs et aux mots depuis lesquels nous analysons les savoirs et les mots du passé, essentielle pour éclairer non seulement le passé étudié par l'historien, mais aussi le présent depuis lequel nous étudions ce passé.

Dans la deuxième partie de mon propos, je présenterai deux études de cas pour éclairer concrètement les réflexions générales qui vont précéder. Le premier exemple est un texte, *L'histoire d'un voyage fait en la terre de Bresil* que Jean de Léry publie en 1578, exemple frappant de ce que l'appel à communication de notre colloque appelait une « pensée mêlée »², et dont la lecture peut aider à déterminer la nature paradoxale de ce « mélange », mais aussi à démystifier les usages actuels de dénominations disciplinaires telles que « littérature », « ethnologie » ou « anthropologie ». Le second exemple est un mot, « utopie », un néologisme latin qui s'est propagé dans plusieurs langues vulgaires, qui a fini par désigner une pratique d'écriture dont on peut estimer qu'elle constitue à la fois une forme de savoir et d'action anthropologiques et politiques. Ce mot qui nous vient du début du XVI^e siècle ne nomme aucune discipline. Mais la compréhension de ce terme, et des textes auxquels il renvoie, est désormais rendue presque impossible par l'acception péjorative bien ultérieure à son apparition, qui est quant à elle le résultat d'un combat idéologique de nombreux savoirs disciplinairement nommés, contre les savoirs de l'utopie, contre les savoirs et les engagements impliqués par cette pratique et par l'invention de ce mot.

Je reviens sur les notions de concept et de discipline scientifique.

² Pour le texte de cet appel à communication, voir ici-même, Ph. Selosse, « Présentation ».

L'histoire des sciences est fortement marquée par des représentations et désignations récentes des sciences, principalement des deux derniers siècles, qui induisent une croyance trop radicale en la puissance heuristique des concepts, et en la valeur épistémologique de l'institutionnalisation et de la spécialisation des savoirs. Il faudrait évaluer dans quelle mesure ces croyances sont relativisées chez les historiens de périodes sensibles à l'encyclopédisme ou rétives au scientisme et à l'objectivisme modernes³, en quoi aussi ces illusions sont mises à distance critique par un savoir linguistique qui démystifie une prétendue différence ontologique entre le « concept » et le « mot », et corrélativement, entre le « savoir » et la « science ».

Se défaire des illusions produites par la notion de concept, c'est prendre acte de ce qu'il n'y a que des mots et leurs usages, des mots dont les significations ne dépendent que des textes et des contextes, le dictionnaire étant évidemment lui aussi un texte, écrit par des auteurs, daté, publié avec tout ce que cela suppose comme acte politique au sens large du terme, d'affirmation d'un discours⁴. Ce que permet la réinsertion du mot savant dans une histoire des mots et non pas dans une épistémologie du concept, c'est la perception des héritages, des déplacements de sens et de domaines, c'est le repérage de ce qui est parfois au fondement d'un savoir que l'on croit radicalement nouveau, et qui hérite d'autres savoirs et d'autres vocabulaires⁵. C'est aussi la circulation complexe entre des cultures dites savantes et des cultures dites populaires⁶. Pour faire bref, je dirai que pour faire l'histoire des mots savants, il faut commencer par ne plus croire à l'idée même de « concept »⁷. Ce qui n'empêche nullement, au contraire, de faire l'histoire des affirmations selon lesquelles certains mots sont des concepts, l'histoire des circonstances et des enjeux de telles affirmations.

C'est dans cet esprit, me semble-t-il, avec des nuances qui tiennent au fait que nous n'attachons pas tous le même sens et les mêmes valeurs aux mots,

³ Voir Denis Hue, « La pensée sauvage du Moyen Âge, ou le Persan médiéval », *Pour l'histoire des sciences de l'homme*, *Bulletin de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme*, n° 19, février 2000, pp. 2-6.

⁴ Voir Marie Leca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot: de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.

⁵ Voir *Transfert de vocabulaire dans les sciences*, Actes du colloque organisé par le Groupe de Recherche « Histoire du vocabulaire Scientifique » du C.N.R.S. (4-6 juin 1985), volume préparé par Martine Groult, sous la direction de Pierre Louis et Jacques Roger, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1988.

⁶ Voir le numéro de la *Revue de Synthèse* III^e série, n° 111-112, intitulé *Journée « Histoire des sciences et des mentalités »*, juillet-décembre 1983, Albin Michel, en particulier les contributions de Jacques Roger (« Histoire des mentalités : les questions d'un historien des sciences », pp. 269-275) et celle de Roger Chartier (« Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions », pp. 277-307).

⁷ Voir Laurent Loty, « Vertu politique et vertu sémantique », préface au livre de Henri Drei, *La Vertu politique: Machiavel et Montesquieu*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 1998, pp. 7-14. Pour une réflexion sur les relations entre histoire des mots et histoire des idées, voir notamment : Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, P.U.F., 1988, pp. 13-33 ; Jean Deprun, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1979, pp. 9-18.

c'est selon cette démarche d'histoire des mots et de leurs usages, notamment de leurs déplacements d'une discipline à une autre, que nous avons conçu, Marie-France Piguet et moi, la rubrique « Les mots des sciences de l'homme » de la revue *Pour l'histoire des sciences de l'homme*, dans laquelle nous avons déjà publié l'histoire des mots : « Pédologie », « Séréndipité » (la faculté de découvrir ce qu'on ne cherchait pas tout d'abord, par la capacité d'étonnement et d'interprétation abductive), « Rapports sociaux », « Marché », « Machinisme », « Évolution », et dans laquelle nous publierons bientôt « Âme » et « Fortune »⁸, ainsi que des études de mots effectués sous la direction de Jacques Roger et édités entre 1980 et 1989 par Martine Groult, dans les *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, aux Publications de l'Institut National de la Langue Française du C.N.R.S.⁹. Nous prévoyons d'organiser une journée scientifique vers la fin 2006, qui s'intitulera probablement « Faire l'histoire des mots des sciences de l'homme : démarches et enjeux », et dont les réflexions seraient publiées avec des histoires de mots particulières¹⁰. Le titre de la section de la revue « Les mots des sciences de l'homme » mérite un bref commentaire : la formation d'un territoire « histoire des sciences de l'homme » est une délimitation bien discutable, réaction pragmatique à la croyance tenace en la non-scien-

⁸ Pour la présentation du projet, voir Laurent Loty et Marie-France Piguet, « Écrire les sciences de l'homme : pour un Dictionnaire historique [des mots] des sciences de l'homme », *Pour l'histoire des sciences de l'homme. Bulletin de la SFHSH*, n° 24, automne-hiver 2002, pp. 27-28 ; « Pour un dictionnaire historique des mots des sciences de l'homme », n° 25, automne-hiver 2003, p. 20 ; « Les Individus-Mots et la Société-Livre », n° 27, automne-hiver 2004, pp. 54-55. Pour les articles, voir les numéros 25 (« Pédologie » par Dominique Ottavi, « Séréndipité » par Sylvie Catellin), n° 26 (« Rapports sociaux » par Claire Kœning et Frédéric Lefebvre, « Marché » par Loïc Charles), n° 27 (« Machinisme » par François Vatin, « Évolution » par Daniel Becquemont), n° 28 (« Âme » par Claire Gantet et Fernando Vidal, « Fortune » par Bruno Courbon), etc. Les nouveaux mots et leurs auteurs sont les bienvenus (nous attendons avec impatience de nombreux mots, parmi lesquels « Belles-lettres », « Dictionnaire », « Histoire », « Milieu », « Providence », « Schizophrénie », « Science », ou encore un triptyque à quatre mains : « Art, Discipline, Métier »).

⁹ *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, sous la direction de Martine Groult et de Jacques Roger, Nancy, Publications de l'Institut de la Langue Française, (C.N.R.S.), 1980-1989, 9 volumes parus. Ce travail, engagé sous la direction de Jacques Roger à partir de 1978, constitue la poursuite du travail mené par Henri Berr, autour du Centre de Synthèse et de la *Revue de synthèse* (créée en 1900 et désormais dirigée par Éric Brian). Pour une histoire de l'histoire des mots au Centre de Synthèse durant la première moitié du siècle, voir Margherita Platania (éd.), *Les Mots de l'histoire. Le vocabulaire historique du Centre international de synthèse*. Napoli, Bibliopolis, 2000.

¹⁰ Cette manifestation scientifique en cours d'élaboration devrait être organisée par Daniel Becquemont, Martine Groult, Marie-France Piguet et moi-même, dans le cadre de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme (SFHSH). Merci à Frédéric Lefebvre d'avoir contribué à lancer cette initiative en invitant Marie-France Piguet et moi-même à parler au Collège International de Philosophie, dans le séminaire qu'il animait en 2003 sur « Le physique, le moral et le social. Pour un vocabulaire historique de la sociologie de langue française ». Dans le cadre de ce qui semble constituer un mouvement d'intérêt collectif pour l'interaction entre histoire des mots et histoire des sciences, il faut retenir aussi le récent colloque international *Constitution de Lexiques scientifiques et techniques entre 1300 et 1600*, qui s'est tenu à Nancy les 22 et 23 septembre 2005 à l'initiative de l'ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française) – à paraître en 2007 aux Presses de l'École Polytechnique.

tificité de sciences qui seraient les seules à être « humaines ». Heureusement, la plupart des mots que nous avons déjà publiés suppose en réalité une étude de leurs déplacements ignorant les frontières entre sciences mathématiques, naturelles, ou humaines ou ce qu'on appelle aujourd'hui littérature.

Une précision : parmi les mots qui me passionnent personnellement et sur lesquels j'ai le plus travaillé, il y a les mots qui trompent, et dont je donnerai un exemple plus tard avec le terme « utopie ». Ce sont des mots qui trompent parce que leur histoire a été oubliée, parfois aussi parce qu'elle a été l'objet d'importantes luttes idéologiques qui ont mené à l'occultation volontaire d'acceptions concurrentes à l'acception victorieuse. Nous savons tous à quel point de nombreux mots nous trompent, du moins lorsque nous avons réussi à reconstituer leur histoire et à décrypter les enjeux de leurs usages. Je ne donnerai qu'un exemple, le mot « optimisme », parce que son histoire interfère avec l'histoire du mot « utopie » sur laquelle je reviendrai. « Optimisme » est un terme de 1737 qui désigne la doctrine théologique selon laquelle Dieu a fait non pas le *maximum* mais l'*optimum* ; l'immense succès d'une pièce de théâtre très médiocre de 1788 parvient à déplacer le mot vers une acception qui passe pour purement psychologique, bientôt opposée à « pessimisme » en 1789 ; or, l'idée d'*optimum* est aux fondements de l'économie de la nature et de l'économie politique, lesquels savoirs affirment, une fois laïcisés, que tout est naturellement au mieux dans la nature, et incitent à se soumettre à cet ordre, avec optimisme, ou éventuellement, avec pessimisme ; l'opération d'occultation, en l'occurrence, consiste à avoir fait croire que l'optimisme est une question de caractère, et que son antonyme est le pessimisme, alors que le véritable opposé de l'optimisme était, du temps de l'émergence du néologisme, un athéisme actif, rejetant les réflexions contradictoires sur la coexistence de Dieu et du mal, et incitant à se battre pour une amélioration concrète d'un monde qui n'est pas le meilleur des mondes possibles créé par Dieu¹¹. Le mot « optimisme », comme d'autres, par exemple « fatalisme » qui a signifié ce que l'on appelle aujourd'hui déterminisme, est ce que j'appellerai un « mot en angle mort », un mot dont on ne peut voir les déplacements, ce qui crée des accidents, et pas seulement d'ordre intellectuel ; des mots comme celui-ci sont en quelque sorte l'inverse des mots qui relèvent d'un « outillage mental » selon Lucien Febvre¹² ; il s'agit de mots qui empêchent de penser¹³. La démarche qui permet de reconstituer leur histoire consiste à échapper aux illusions disciplinaires, et à comprendre comment un

¹¹ Voir Laurent Loty, « Hasard, nécessité », « Optimisme, pessimisme », « Providence », *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la direction de Michel Delon, Paris, P.U.F., 1997, pp. 534-535, 794-797 et 920-921 (édition américaine révisée et augmentée : « Chance, necessity », « Optimism, pessimism », « Providence », *Encyclopedia of the Enlightenment*, Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers, 2001, vol. I, pp. 231-233 ; vol. II, pp. 950-953 et 1120-1121).

¹² Voir Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au 16^e siècle. La religion de Rabelais* (1942 et 1968), Paris, Albin Michel, « Évolution de l'humanité », 1988, notamment l'introduction générale, pp. 11-29 ; et le chapitre intitulé « L'outillage mental », pp. 328-341.

¹³ Voir Laurent Loty, *La Genèse de l'optimisme et du pessimisme (de Pierre Bayle à la Révolution française)*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Goulemot, Université de Tours, 1995, notamment vol. I, pp. X-XIII.

mot a pu passer d'un texte à l'autre, d'un domaine à un autre, et du passé au présent. Il convient pour cela de ne pas croire en l'autonomie d'un savoir, en la pureté d'une science, mais de restituer les liens entre théologie, économie, politique, littérature, psychologie.

Si les idées de « science pure » et de « discipline autonome » me gênent fortement, c'est qu'elles me paraissent politiquement dangereuses et épistémologiquement illusoire. Elles occultent les motifs, les enjeux et les engagements à l'œuvre dans la recherche et la découverte. Elles empêchent de comprendre en quoi l'émergence de nouveaux savoirs se nourrit, certes de l'accumulation des connaissances, mais aussi d'implications individuelles, éthiques ou politiques, et de la mise en rapports d'objets, de démarches ou de savoirs non préalablement liés entre eux. L'idée même de « discipline » entérine la reconnaissance académique d'une certaine conception du savoir qui n'a rien d'universel, quand bien même elle s'appuie sur les institutions académiques, de l'Académie des sciences de 1666 à la structure du C.N.R.S. et de l'Université, en passant par la réorganisation napoléonienne de l'Institut national, avec, de l'invention des Belles-lettres au début du XVII^e siècle à la suppression de la nouvelle classe des sciences morales et politiques au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, un effort réitéré pour dissocier littérature et savoirs.

C'est parce que des textes et des savoirs échappent aux carcans disciplinaires, ou que leur interprétation nécessite que l'historien qui les étudie y échappe, que j'ai inventé, non sans plaisir ni fierté, le mot « indisciplinarité »¹⁴. Le terme peut désigner ce qui relève de la résistance d'un texte à entrer dans les carcans des géopolitiques disciplinaires. Il peut désigner aussi une démarche de recherche qui ne se satisfait pas de la rencontre de plusieurs traditions disciplinaires dans une pluridisciplinarité, ni même de l'idée qu'il faut pratiquer l'inter- ou la trans-disciplinarité, mais une démarche qui se construit indépendamment des territoires disciplinaires, à partir de questionnements que les disciplines ignorent, ou surtout, qu'elles peuvent empêcher de formuler.

Comme je l'ai laissé entendre précédemment, cette indisciplinarité me semble aller de pair avec une démarche historique qui évite l'illusion rétrospective non pas en se contentant de l'oubli provisoire du présent, mais en procédant à une histoire du passé jusqu'au présent de l'historien, ce qui permet en définitive, à la fois d'éviter de projeter un présent ininterrogé sur le passé, mais aussi de comprendre le présent, de comprendre d'où viennent nos mots et nos

¹⁴ Voir Laurent Loty, « Pour l'indisciplinarité », *The Interdisciplinary Century; Tensions and convergences in 18th-century Art, History and Literature*, sous la direction de Julia Douthwaite et Mary Vidal, Oxford, Voltaire Foundation, « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 2005, pp. 245-259 (ce texte est la reprise, révisée et augmentée d'un texte d'abord publié en France, « Sens de la discipline... et de l'indiscipline. Réflexions pour une pratique paradoxale de l'indisciplinarité », Actes de la journée d'étude « Histoire des sciences de l'homme et savoirs disciplinaires », coorganisée par la S.F.H.S.H. et l'École doctorale « Disciplines du sens » de l'Université Paris 8-Vincennes-à-Saint-Denis, 7 décembre 1999, *Pour l'Histoire des Sciences de l'Homme. Bulletin de la SFHSH*, n° 20, automne 2000, pp. 3-16).

savoirs, démarche probablement indispensable pour se libérer de ce qui nous détermine sans même que nous le sachions, indispensable aussi pour élaborer d'autres savoirs sinon inventer d'autres mots ou déplacer les acceptions de nos mots ordinaires¹⁵.

De nombreux textes de la période préclassique paraissent réunir de manière extravagante ce qui relèverait de la science et ce qui n'en relèverait pas, et mélanger de multiples disciplines que la rationalité scientifique tendrait à dissocier. Si l'on reprend les idées stimulantes de « pensée séparée » et de « pensée mêlée » employées dans l'appel à communication, il semble impossible de concevoir l'une sans référence à l'autre. Paradoxe important, mais aussi cercle vicieux pour qui voudrait appréhender un savoir ancien dit « mêlé » autrement qu'en estimant qu'il mêle ce qu'il conviendrait de séparer. Une solution consisterait à estimer que c'est une opération postérieure au texte, d'ordre lexicologique et institutionnel (politique au sens large du terme), qui a produit la séparation du scientifique et du non scientifique, et de diverses disciplines prétendument autonomes¹⁶. La pensée mêlée serait alors ce que j'appellerai une « pensée une », qui mêle ce que la croyance ultérieure en des pensées séparées voudrait croire séparable. En fait, il me semble qu'il convient de formuler aussi une autre hypothèse, intégrant la précédente, et correspondant à des transformations complexes qui fonctionneraient en série : ainsi, la succession de moments favorables soit à la « pensée une », soit à la séparation, soit encore à la réunification, peut justifier l'hypothèse d'un mélange, après coup, de ce qui auparavant a pu être d'abord uni puis dans un second temps dissocié ; sans pouvoir prétendre à la généralisation et à l'universalité, ce modèle pourrait décrire le processus propre à certaines réunifications « encyclopédiques » après une phase de dissociation « classique », elle-même opérée sur une « pensée une » relevant d'un moment « préclassique ». Mais il me semble tout aussi nécessaire de supposer que les cas sont très nombreux pour lesquels il suffit de retenir la première hypothèse, celle d'une « pensée préalablement une ». L'impression de « pensée mêlée » tient alors à la croyance

¹⁵ Voir Jean Goulemot, « Propositions pour une réflexion sur l'épistémologie des recherches dix-huitiémistes », *Dix-Huitième Siècle*, n° 5, *Problèmes actuels de la recherche*, Paris, Garnier Frères, 1973, pp. 67-80 ; « De la polémique sur la Révolution et les Lumières et des dix-huitiémistes », *Dix-Huitième Siècle*, n° 6, 1974, pp. 235-242 ; « Vouloir ne plus être dix-huitiémiste... », *Revue de Synthèse*, IIIe série, n° 97-98, janvier-juin 1980, pp. 37-52 ; *Le Règne de l'histoire. Discours historiques et révolutions. XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, « Idées », 1996. Voir plus généralement toute l'œuvre de Jean Goulemot, qui loin de s'arrêter au combat contre l'anachronisme et l'illusion rétrospective, témoigne qu'il est possible de faire de l'histoire en osant penser, au « je » et au « présent », pour soi et pour autrui, pour le passé, pour le présent, et pour le futur.

¹⁶ Voir Laurent Loty et Marc Renneville, « Penser la transformation des rapports entre le scientifique et le non scientifique », dans *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives*, Actes du colloque de Paris 5-6-7 décembre 1996, sous la direction de Claude Blanckart, Loïc Blondiaux, Laurent Loty, Marc Renneville et Nathalie Richard, Paris, L'Harmattan, « Histoire des Sciences Humaines », 1999, pp. 247-263.

ultérieure et illusoire en la séparabilité de ce que l'on considère désormais comme « mêlé » ou « mélangé ».

Je m'efforcerai de défendre cette idée à propos de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* que Jean de Léry (1534-1613) publie en 1578¹⁷. Le récit de voyage de Léry est le plus riche de ceux qui rendent compte à la même époque de la découverte des Tupi du Brésil, et échappe à toute vision simpliste du sauvage¹⁸. Il est aussi le principal texte sur l'Amérique qui a forgé l'image de l'Indien dans l'Europe du XVI^e siècle, inspirant notamment les pages de Montaigne¹⁹. Il se situe à l'articulation de deux dimensions majeures du temps : la découverte de l'Amérique, et la Réforme et les Guerres de religion. Le cordonnier genevois et calviniste Léry part au Brésil en 1556-58 dans le cadre de la politique de l'amiral Gaspard de Coligny. La rencontre de l'« Anthropophage » se fait précisément au moment le plus intense des débats sur la valeur réelle ou symbolique de l'Eucharistie. À son retour, Léry connaît la barbarie des Guerres de religion, assiste à des scènes de cannibalisme de guerre et de famine, et publie son récit en 1578. Il s'agit d'une violente polémique contre le catholicisme, de la célébration de la Création par l'histoire naturelle du Brésil, de l'observation des mœurs des Tupi, et d'une série de jugements ambivalents sur ces cannibales impies qui s'avèrent autrement moins barbares que les Européens. Le statut de ce texte est complexe : l'œuvre comporte des chapitres qui relatent le voyage en mer, d'autres qui recensent les végétaux, les animaux et leurs usages économiques par l'homme, d'autres qui relèvent de la polémique religieuse contre les catholiques, d'autres qui rendent compte des mœurs des indiens Tupi, un autre encore qui constitue un manuel de l'art de parler en langue tupi. Doit-on penser *a posteriori* que le texte est en quelque sorte pluridisciplinaire, et qu'il intéresse les botanistes, les zoologistes, les ethnologues, les grammairiens ou les théologiens ? Ce que révèle un texte comme celui-ci, c'est plutôt le caractère *indissociable* de tous ces éléments : c'est en rendant compte de la nature découverte, nature humaine comprise, que Léry fait acte de célébration du Dieu créateur de cette nature ; c'est

¹⁷ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique* [...], La Rochelle [Genève?], Antoine Chuppin, 1578, pp. 22-424. Voir la passionnante édition critique de Frank Lestringant, donnant l'édition de 1580 et les ajouts du vivant de l'auteur : *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*, texte établi, présenté et annoté par F. Lestringant, précédé d'un entretien avec C. Lévi-Strauss, Paris, L.G.F., Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.

¹⁸ Je reprends dans l'analyse du texte de Jean de Léry quelques éléments de mon article intitulé « Pour l'indisciplinarité » (*op. cit.*) et du texte suivant : Laurent Loty, « Anthropologie, religion et politique : images du 16^e siècle au 18^e siècle... selon le 20^e siècle », *Cahiers d'histoire culturelle*, n° 11 : *Les représentations du 16^e siècle aux 18^e et 19^e siècles*, Actes du colloque international « Le 16^e siècle entre deux siècles : modes de présence et modèles de représentations de la Renaissance aux XVIII^e et XIX^e siècles », Tours, 7-9 décembre 2000, publiés par Didier Masseau et Jean-Jacques Tatin-Gourier pour le Groupe de recherches « Histoire des représentations », Université de Tours, 2002, pp. 245-259.

¹⁹ Michel de Montaigne, *Essais* (1580, 2^e édition augmentée 1588, 3^e édition augmentée 1595). Livre I. chapitre 31. « Des cannibales ». Voir aussi le livre III, chapitre 6, « Des cochons ».

en rendant compte des rites cannibaliques brésiliens qu'il réfléchit sur la violence des guerres de religion, sur la théophagie, l'anthropophagie et la barbarie des catholiques, ou qu'il affirme aussi l'universalité de la dualité de l'homme, et estime après Virgile « Que l'appétit bouillant en l'homme, / Est son principal Dieu en somme » (p. 91). Et c'est en écrivant et en publiant son texte qu'il constitue enfin son identité, identité d'Européen, de calviniste, de prêcheur, d'individu possiblement élu par Dieu, d'auteur enfin, lui qui fut appelé « le Montaigne des voyageurs ».

Mais de surcroît, ce que révèle ce type de texte, ça n'est pas seulement la présence de savoirs sur l'homme avant une quelconque ethnologie ou anthropologie scientifique, qu'elle soit biologisante ou culturaliste, ce n'est pas seulement l'absence de spécialisation disciplinaire du sens de sa démarche et de son écriture, c'est aussi ce que le savoir désormais institutionnalisé et spécialisé peut tendre à occulter : l'engagement profondément personnel et collectif, notamment religieux et politique, une quête du sens dans le récit de la rencontre avec l'Indien tupinambault. Lorsque Lévi-Strauss s'est rendu au même endroit durant la seconde guerre mondiale, le texte de Léry sous le bras, il en a fait le « bréviaire de l'ethnologue ». Heureusement, grâce à Jean Malaurie directeur de la collection « Terre humaine » chez Plon, Lévi-Strauss a écrit ses *Tristes Tropiques* (1955) qui en disent peut-être plus sur le sens de sa démarche que ses textes « scientifiques ». Au passage, les réflexions complexes de Léry sur les pouvoirs de l'écriture dont ne disposent pas les Tupi, méritent d'être confrontés à la « leçon d'écriture » de *Tristes Tropiques*, leçon fortement teintée d'une nostalgie rousseauiste²⁰. On peut dire aussi d'un texte comme celui de Léry qu'il est paradoxalement moins trompeur qu'un texte considéré comme scientifique et intégrable dans une discipline, parce qu'il n'occulte jamais le caractère résolument *subjectif* de son regard sur l'Indien, sur l'Européen, sur lui-même.

La puissance du texte de Léry n'est pas, séparément, dans son authenticité ethnologique ou dans sa force littéraire, deux qualités que Claude Lévi-Strauss loue en les dissociant : en 1955, il fait du texte de Léry le « bréviaire de l'ethnologue », « chef-d'œuvre de la littérature ethnographique »²¹ ; dans un entretien publié en 1994, il affirme encore « il s'agit vraiment là du premier modèle d'une monographie d'ethnologue », mais lorsqu'il lui est demandé si

²⁰ Comparer la « Leçon d'écriture » de Claude Lévi-Strauss (*Tristes Tropiques*, 7^e partie, chapitre XXVIII, Presses Pocket, pp. 347-360, surtout pp. 352-355) et les réflexions de Léry (pp. 380-382). Sur la « Leçon d'écriture » de Claude Lévi-Strauss, voir Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975 (chap. V « Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'autre : Léry », pp. 215-248, surtout pp. 218-223) et Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Minuit, 1967, (chap. « La violence de la lettre : de Lévi-Strauss à Rousseau », 149-202). Sur Claude Lévi-Strauss et Michel de Certeau lisant Léry, voir Frank Lestringant, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'« Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil »*, Paris, Champion, 1999, « Épilogue, Léry après Léry », pp. 183-199 (nouvelle édition revue et augmentée, 2005).

²¹ Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* (Plon, 1955, nouvelle édition revue et corrigée, 1973), Paris, Presses Pocket. « Terre humaine / Poche ». 1984. n. 87 et n. 90

l'on doit aborder le texte comme un document d'ethnologie ou comme de la littérature, il répond : « Le livre est un enchantement. C'est de la littérature. Qu'on laisse l'ethnologie aux ethnologues et que le public lise l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* comme une grande œuvre littéraire »²². À mes yeux, la force du texte tient au contraire, précisément, à l'unité d'un savoir, d'une écriture et d'un engagement. L'erreur d'interprétation sur le statut du texte est aussi bien une erreur sur le statut de ce qui a fini par acquérir le statut de discipline, et par se dénommer, selon les cas, ethnologie fin XVIII^e, ethnographie début XIX^e, et anthropologie avec une longue histoire sinueuse des différents sens possibles du mot depuis les premières occurrences françaises du début du XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Une seule remarque sur l'histoire de ce mot qui a déjà été faite, notamment sous la forme de brèves réflexions de Pierre Louis dans les *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique* déjà évoqués, mais aussi dans un riche et long article de Claude Blanckært²³ : l'attachement invétéré en histoire des sciences aux savoirs institutionnalisés, disciplinarisés, et désignés comme tels, peut mener à accorder trop d'importance à l'anthropologie physique du raciste Broca, ou à l'anthropologie culturaliste de la seconde moitié du XX^e siècle, quand c'est peut-être un texte disciplinarisé comme celui de Léry et son savoir sans nom qui révèle le mieux la nature des enjeux de ce que l'on désigne aujourd'hui du nom d'ethnologie ou d'anthropologie. La dénomination disciplinaire risque ici d'occulter la complexité et les finalités d'une activité *a posteriori* considérée comme mêlée, en fait peut-être fondamentalement unitaire, d'une activité « humaine » que la dénomination savante tendrait à faire passer, précisément, pour une activité relevant d'une autre nature : « scientifique ». Au bout du compte, le questionnement suscité par une œuvre du XVI^e siècle et par sa réception, ne concerne pas que ce passé-là, mais aussi notre présent.

Mon deuxième exemple concerne le mot « utopie », d'abord apparu en latin en 1516, puis en français en 1532. L'histoire des acceptions du mot, des textes et des savoirs qui lui sont liés, montre que pour évaluer ce qui se joue dans les textes de ce genre littéraire, anthropologique et politique, il faut procéder, sur une longue durée, à une histoire critique des idées mêmes de littérature et de science politique, situer l'utopie dans une histoire des doctrines théologiques, économiques et politiques, chrétiennes, libérales puis marxistes, et restituer l'enjeu idéologique du premier usage du mot dans son acception à la fois

²² « Sur Jean de Léry. Entretien avec Claude Lévi-Strauss », propos recueillis par Dominique-Antoine Grisoni, dans Léry, *Histoire d'un voyage*, Livre de Poche, 1994, p. 8 et p. 13.

²³ Pierre Louis, « Note sur Anthropologue et Anthropologues », *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, sous la direction de Martine Groult et de Jacques Roger, Nancy, Publications de l'Institut de la Langue Française, (C.N.R.S.), n° 9, 1989, pp. 9-11. Claude Blanckært, « L'anthropologie en France. Le mot et l'histoire (XVI^e-XIX^e siècle) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, n.s., t. 1, n° 3-4 : Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments*, sous la direction de C. Blanckært, A. Ducros, J.-J. Hublin, Actes du colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989, 1989, pp. 13-43.

générique et péjorative. Cette acception péjorative moderne est si bien diffusée qu'elle occulte le savoir des textes utopiques depuis la Renaissance, savoir qui n'a jamais été disciplinarisé, mais auquel se sont opposés plusieurs savoirs institutionnalisés, s'appuyant tous sur sa dénomination dans sa signification négative.

« Utopia » est d'abord le nom propre d'un lieu imaginaire, l'île d'*Utopia* et d'une œuvre qui porte son nom, *L'utopie*, publiée en latin en 1516, et qui s'intitule : *De optimo reipublicæ statu deque nova insula Utopia* (La meilleure forme de communauté politique et la nouvelle île Utopie)²⁴. Ce texte ne se réduit pas à la partie imaginaire de présentation de l'île d'utopie. Il est composé de deux parties : un dialogue fictif analyse la situation socio-économique anglaise, touchée par la misère et la criminalité à la suite d'une réforme agraire, et pose la question des possibilités d'agir ; une seconde partie présente le pays où tout va bien, visité par Raphaël Hythlodée, qui vient de découvrir l'Amérique avec Amerigo Vespucci.

Le mot « utopie » est introduit en langue française en 1532 par Rabelais, dans *Pantagruel*, qui fait allusion au royaume fictif de More, en un moment clé d'énonciation du programme éducatif humaniste²⁵.

Aujourd'hui, dans tous les dictionnaires, le sens du mot utopie est péjoratif. « Utopie » est vers le milieu du XIX^e siècle synonyme de chimère, de rêve irréalisable ; « utopiste » est synonyme d'idéaliste ; « utopique » prendrait son sens actuel vers 1839 : « qui ne tient pas compte de la réalité »²⁶. Or, cette acception est le résultat d'une série d'attaques politiques qui ne commencent pas, comme le disent les dictionnaires, autour de 1848, de la part des auteurs économistes libéraux. L'histoire de la propagande contre les textes utopiques et leurs effets sur l'imagination, date du début du XVIII^e siècle, et vient des textes fondateurs de la théologie optimiste, qui est en fait une théorie « optimiste-libérale ».

Penser que l'auteur d'utopie est un utopiste au sens moderne du mot est, quand on y songe, un comble de mauvaise foi. À propos du texte de More, on

²⁴ André Prévost, *L'Utopie de Thomas More*, présentation, texte original, appareil, critique, exégèse, traduction et notes [par A. Prévost], préface de Maurice Schumann, Paris, Mame, 1978 ; Thomas More, *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, traduction de Marie Delcourt (1966), présentation et notes par Simone Goyard-Fabre, Paris, GF Flammarion, « GF » ; 1987.

²⁵ Rabelais, *Pantagruel* (1532) chapitre 8, Pantagruel reçoit une lettre de son père sur la meilleure manière de s'instruire, lettre censée être envoyée d'Utopie : « De Utopie, le dix septiesme jour du mois de mars, Ton père, Gargantua ». Dans le chapitre 23, Rabelais évoque le peuple des Dipsodes qui auraient assiégé la capitale d'Utopie, Amaurote. Voir Claire Pierrot, *La Fortune de L'Utopie de Thomas More en France à la Renaissance*, thèse de doctorat sous la direction de Jean Céard, Université Paris X-Nanterre, 2002.

²⁶ « Utopique » : « Qui constitue une utopie, tient de l'utopie. V. chimérique, imaginaire, irréalisable. « Voyant (les transformations sociales) d'une manière un peu utopique, que vient corriger la réalité » (Aragon). Spécialt : *Socialisme utopique* (traduction de l'all., Engels 1878) : celui des saint-simoniens, de Fourier, etc., qui dérive d'un système idéal plus que de l'analyse des réalités économiques (opposé à *socialisme scientifique*). » (*Le Petit Robert*, rédaction dirigée par Alain Rey et Josette Rey-Debove, Paris, Le Robert, 1981).

oublie la première moitié du texte, d'ailleurs célébrée par l'économiste Marx. D'autre part, le nom du pays évoqué dans la seconde partie, «Utopie», joue sur l'étymologie grecque selon laquelle eu-topie, le lieu du bonheur, est justement u-topie, le lieu qui n'existe pas. Ainsi, More est le premier à affirmer qu'il s'agit bien d'une fiction ! En traitant les auteurs d'utopie d'utopistes, on fait croire qu'ils ne savent pas qu'ils écrivent une fiction, une œuvre d'imagination, chargée de susciter l'imagination politique²⁷.

À ma connaissance, les deux auteurs qui sont les premiers en anglais et en français à utiliser le mot utopie comme nom commun et dans un sens péjoratif, sont Mandeville, en 1705 et Leibniz en 1710.

Mandeville (1670-1733) emploie la forme d'une fable en vers qu'il commente ensuite d'éditions en éditions. Il peut être rattaché non plus seulement à une histoire de la théologie optimiste, mais aussi à une genèse de l'économie et de l'anthropologie libérale, dont il est reconnu comme l'un des fondateurs²⁸.

La fable de 1705, «La ruche mécontente, ou les coquins devenus honnêtes», devenue *La Fable des abeilles ou les Vices privés font le bien public (or Private Vices, Publick Benefits)* a connu un immense succès²⁹. Les abeilles ont tous les vices des hommes ; la société est inégalitaire, seuls les riches jouissent du travail éprouvant des pauvres ; tout le monde se plaint, même ceux qui profitent du système. Un jour, las d'entendre ces plaintes, Jupiter supprime les vices... et la société dépérit : les activités de luxe disparaissent, et de nombreux métiers avec elles ; les magistrats ne sont plus nécessaires puisqu'il n'y a plus de conflit. La société s'engourdit, ne produit plus rien, périclité. La morale de la *Fable* explique que le mal sert un plus grand bien, que les vices privés font le bien public, et qu'il est vain d'imaginer un monde meilleur que le monde tel qu'il est :

Cessez donc de vous plaindre : seuls les fous veulent
Rendre honnête une grande ruche.
Jouir des commodités du monde,
Être illustres à la guerre, mais vivre dans le confort
Sans de grands vices, c'est une vaine
Eutopie, installée dans la cervelle. (is a vain / EUTOPIA seated in the Brain).

Ce texte, traduit dans de nombreuses langues (en français en 1736), est le premier à employer «utopia» (ici «eutopia» selon le jeu de mot du sizain

²⁷ Voir Micheline Hugues, *L'utopie*, Nathan, «128», 1999 ; Miguel Abensour, *L'Utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Paris, Sens et Tonka, 2000 ; Michèle Madonna-Desbazeille, «Utopia», *Dictionnaire des utopies*, sous la direction de Michèle Riot-Sarcey, Thomas Bouchet et Antoine Picon, Paris, Larousse, 2002, pp. 233-237.

²⁸ Claude Gautier, *L'invention de la société civile. Lectures anglo-écossaises, Mandeville, Smith, Ferguson*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

²⁹ Bernard Mandeville, *The Grumbling Hive or Knaves Turn'ds Honest*, Londres, 1705, 26 p. ; *The Fable of the Bees, or Private Vices, Publick Benefits*, Londres, 1714 ; 2^e éd. augm., 1723 ; *The Fable of the Bees*, 2^e partie, Londres, 1729 ; *La Fable des abeilles, ou les Vices privés font le bien public*. introduction, index et notes par Lucien et Paulette Carrive, Paris, Vrin, 1974.

probablement dû à More), comme un nom qui fait penser au texte de More mais qui est déjà un nom commun, et déjà péjoratif³⁰.

Quant à Leibniz, dans la *Théodicée* de 1710, il feint de croire un instant que l'on pourrait imaginer un monde meilleur que le monde optimal créé par Dieu, avant d'expliquer qu'il est impossible d'imaginer un monde meilleur que le meilleur des mondes possibles : «Il est vrai qu'on peut s'imaginer des mondes possibles, sans péché et sans malheur ; et qu'on pourrait faire comme des romans, des utopies, des Sévarambes ; mais ces mêmes mondes seraient d'ailleurs fort inférieurs en bien au nôtre.»³¹

Ainsi, la critique de l'utopie comme rêverie impossible est déjà dans la philosophie théologico-économique de l'optimisme et date de trois siècles.

On remarquera qu'entre un texte optimiste et un texte utopique, le plus utopique des deux, au sens moderne du terme, n'est pas celui qu'on croit. L'auteur optimiste croit sans distance en la fiction d'un Dieu auteur d'un monde optimal (et l'ultralibéral dogmatique semble croire en la fiction d'un marché fonctionnant naturellement à l'optimum³²), tandis que l'auteur d'une utopie ne croit pas en la fiction qu'il imagine et qu'il désigne comme fiction. Il l'utilise

³⁰ Outre qu'il est problématique de statuer sur la première occurrence du déplacement de sens d'un mot, se posent ici des problèmes d'interprétation passionnants quant au passage de l'emploi du nom propre au nom commun (quand pense-t-on encore au texte de More même sans le dire, quand parle-t-on de textes comme celui de More, quand peut-on se passer de connaître More pour «comprendre» le mot «utopie» (quand, et qui ?). Il est tout autant difficile d'évaluer le moment d'émergence de la connotation péjorative (ou même ici de la *dénotation* négative) du mot. Ma datation (1705 pour le premier usage anglais comme nom à la fois commun et péjoratif) diffère des analyses de l'*Oxford English Dictionary* (version en ligne du 28 avril 2005) qui ne retient l'idée d'idéal impossible qu'à partir de 1734 ; en revanche, ce dictionnaire permet de repérer pour l'adjectif «utopian» des usages en ce sens antérieurs à 1705 ; avant enquête plus approfondie sur les textes et «contextes» concernés, je retiens pour l'instant une occurrence de 1646 «J. Cook, *Vind. Law* 28, That's but a Utopian consideration, a possibility wick never comes into Act», et pour qualifier un individu («utopiste» en français actuel), une autre de 1661 «Cowley, *Cromwell Wks.* 1906 II. 373 You are... a Theoretical Common-wealths-man, an Utopian Dreamer».

³¹ Leibniz, *Essais de Théodicée : sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal* (1710), chronologie et introduction par Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammariion, 1969, p. 109. Le passage se poursuit ainsi : «Je ne saurais vous le faire voir en détail ; car puis-je connaître et puis-je vous représenter des infinis et les comparer ensemble ? Mais vous le devez juger avec moi *ab effectu*, puisque Dieu a choisi ce monde tel qu'il est.» (*ibid.*) [*ab effectu* : à partir de l'effet]. Pour une critique de la rhétorique fallacieuse et finalement profondément illogique de Leibniz, voir ma thèse (*op. cit.*). Sur la pratique leibnizienne de l'hypocrisie, voir Georges Friedmann, *Leibniz et Spinoza* (1946), nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, «Idées», 1962.

³² Sur les relations entre l'idée «optimiste» et le libéralisme économique, ou plutôt une conception que l'on dirait aujourd'hui ultralibérale de l'économie, voir Laurent Loty, «Le meilleur des mondes selon *Candide*», *Notre Histoire*, n° spécial *Voltaire*, n° 105, novembre 1993, pp. 41-43 ; et «Métaphysique et science de la nature : Dupont de Nemours contre la théorie de l'instinct», *Nature, Histoire, Société. Essais en hommage à Jacques Roger*, rassemblés et présentés par Claude Blanckært, Jean-Louis Fischer, Roselyne Rey, Paris, Klincksieck, 1994. Voir aussi Jon Elster, *Leibniz et la formation de l'esprit capitaliste*, Paris, Aubier, 1975.

pour les pouvoirs de la fiction: pouvoirs cognitifs, pouvoirs éventuellement performatifs.

Au XVI^e siècle, l'utopie n'est pas un genre, mais un mot, un texte, un imaginaire, un effort pour susciter la croyance en l'imagination politique, préalable à l'action; c'est aussi, peu à peu, un réseau de textes qui élaborent par cette référence au texte de More, des savoirs anthropologiques, économiques et politiques. Il s'agit de savoirs qui passent explicitement par l'imagination, et qui désignent leur nature de fiction par un mot dont on comprend bien à quel point il est difficilement disciplinarisable, puisqu'il consiste en un jeu de mot, mettant en place la distance critique grâce à laquelle la fiction peut éclairer sans aveugler. Au XVIII^e siècle, l'utopie devient un genre, mais qui sera ultérieurement relégué dans le champ d'une littérature conçue comme dissociée du savoir; l'utopie est surtout assimilée à une illusion par ce qui deviendra l'économie politique puis la science économique. Mais une ultime étape de disqualification de l'utopie vient des adversaires des libéraux. Tout en reconnaissant la dette du marxisme envers les textes utopiques, Engels publie un texte dirigé contre les mouvements socialistes concurrents, accusés de ne pas disposer d'une théorie économique marxiste et d'une théorie de l'histoire hégélienne, qui seules permettraient de transformer le monde. Le texte, d'abord publié en français en 1880, s'intitule *Socialisme utopique et socialisme scientifique*³³. Ainsi, en pleine période de positivisme et de scientisme, le marxisme achève le travail des libéraux contre l'imagination politique en disqualifiant l'utopie par son exclusion du champ de la science, et de la science économique et politique. On atteint ici un comble des effets possiblement néfastes de la dénomination disciplinaire. En un moment où l'engagement et le savoir politiques manquent cruellement d'imagination, on peut toutefois espérer que la situation est en train de s'inverser (ou plutôt que d'espérer, on peut s'efforcer d'agir pour modifier la situation...)³⁴.

Pour conclure, je dirai seulement ceci: par mes propos généraux ayant surtout pour fonction d'inaugurer nos questionnements et par les deux exemples

³³ Friedrich Engels, *Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft* (1882), d'abord publié en français dans la *Revue socialiste*, sous le titre: *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880), Paris, Éditions sociales, 1977.

³⁴ Pour une conception de l'action qui dépasse l'alternative optimisme / pessimisme, voir Laurent Loty, «Condorcet contre l'optimisme: de la combinatoire historique au méliorisme politique», *Condorcet mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, Actes du Colloque international de Paris, 8-11 juin 1988, sous la direction de Pierre Crépel et de Christian Gilain, Paris, Minerve, 1989, pp. 288-296.

Pour une réflexion sur l'utopie aujourd'hui, voir Mary B. Campbell: «Utopia now», et un texte qui approfondit quelques éléments de ce présent texte: Laurent Loty, «Which utopias for today? Historical considerations and propositions for a dialogical alterrealism», *6th International Conference of the Utopian Studies Society*, New Lanark, Scotland, 30 June-2 July 2005, dans *Spaces of Utopia*, revue électronique avec ISBN, éditée par le groupe de recherche «Mapping Dreams: British and North American Utopianism», Faculté des Arts de l'Université de Porto (Portugal), vol. 1, janvier 2006. (résumés publiés depuis l'été 2005 sur: <http://www.utopianstudieseurope.org/abstracts.htm>).

que j'ai évoqués, j'espère avoir suffisamment montré en quoi il est intéressant de procéder à une histoire des savoirs qui passe par une histoire des mots, à une histoire critique des notions de concept et de discipline, en quoi aussi il peut être stimulant de pratiquer une indisciplinarité qui élabore sur la longue durée une histoire indisciplinaire de textes indisciplinés. J'espère avoir souligné en quoi il est important de procéder à une interrogation sur ces phénomènes fondamentaux de l'histoire de la pensée, si fortement corrélés à des phénomènes linguistiques difficiles à interpréter, et qui vont jaloner le programme de nos deux journées: l'absence de dénomination et ses paradoxes; l'émergence néologique et ses ambiguïtés; la divergence lexicale et disciplinaire et ses effets à chaque fois singuliers; la permanence – et heureusement – d'une familiarité entre mot savant et mot populaire, entre savoir d'élite et savoir commun.

Laurent LOTY

«Textes et Savoirs, Transdisciplinarité et Politique»

Université Rennes 2

Président d'honneur de la Société Française
pour l'Histoire des Sciences de l'Homme

LE FRANÇAIS PRÉCLASSIQUE
1500-1650

SOMMAIRE DU VOLUME X

Volker MECKING et Marthe PAQUANT	
Préface	9
Philippe SELOSSE	
Présentation	11
Laurent LOTY	
Les savoirs et les mots : effets mystificateurs de la dénomination disciplinaire, de la Renaissance au présent de l'historien	21
Claudie BALAVOINE	
« Emblème » et « emblématique », du terme à la discipline, et retour	37
Françoise HENRY	
Mots propres, stîle et jargon peculier dans les domaines de la vigne et du vin : vocabulaire ou terminologie?	47
Marie GAILLE-NIKODIMOV	
« Qu'est-ce que l'homme ? » : La réponse de l'anatomiste ou la médecine comme anthropologie chez André du Laurens	61
Philippe CARON	
Un descripteur à référence déformable : la lexie Belles-Lettres	75
Marie-Joëlle LOUISSON-LASSABLIÈRE	
L'Orchésographie ou la notation chorégraphique	89
Jean-Luc MARTINE	
Le lexique de la machine et l'organisation des savoirs : science et intelligence pratique	105
Stéphanie DELON	
Le champ lexical des traités de musique « pratique » à la Renaissance	117
Teresa JAROSZEWSKA	
La notion de « dictionnaire » dans le français du XVI ^e siècle et la transmission de la langue « tant ancienne que moderne »	127
Nathalie FOURNIER et Bernard COLOMBAT	
De <i>grammatica gallica</i> à <i>grammaire française</i> : une nouvelle dénomination pour une nouvelle discipline ?	145
Martine FURNO	
De la métaphore à la standardisation : l'intitulé des dictionnaires du latin et du français, 1500-1650	171
Hiltrud GERNER	
Astronomie et astrologie : Étude du processus de leur différenciation sémantique	183
Christophe GUTBUB	
Joachim du Bellay et la traduction : un rejet fondateur	201
Anne SCHOYSMAN	
Le domaine sémantique et lexical de « poésie » en français préclassique	217
Myriam MARRACHE-GOURAUD	
Pourquoi les savants écrivent-ils des histoires?	233
Pascal MOUNIER	
Le récit et ses formes : les tâtonnements de la terminologie narrative du XVI ^e siècle	249
Daniel REGNIER-ROUX	
« Ainsi appellez par figure semblable » : De l'image au mot, dénomination en français préclassique des « vaisseaux distillatoires » en l'« Art chymis'ique » chez Konrad Gessner, Jacques Besson et Giovanni Battista della Porta	269
Philippe SELOSSE	
Synthèse du colloque	281
Index	295

CNRS
InALF

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
INSTITUT DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE

CENTRE D'ÉTUDES LEXICOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES
DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES
(UNIVERSITÉ LUMIÈRE - LYON 2)

LE FRANÇAIS
PRÉCLASSIQUE

10

1500

1650

LE FRANÇAIS PRÉCLASSIQUE

Actes du colloque international

« La dénomination des savoirs en français
préclassique (1500-1650) »
organisé par le CELU, Lyon 2, 24-25 juin 2005

ISBN 978-2-7453-1471-0



9 782745 314710

2007

CHAMPION